

enfants, continua M. d'Anglemont avec son bon sourire, pour vous entretenir de votre prochain départ.

—Notre départ ? firent les deux mariés d'une même voix.

—Pourquoi cette surprise ? N'était-il pas convenu que vous feriez un voyage de noces ?

—Parfaitement ! répondit le comte. Cependant, je vous le déclare, mon cher beau-père, je retarderai ce voyage aussi longtemps qu'il plaira à la comtesse de Bussièrès de rester auprès de vous.

—Bon !... bon !... bon !... répliqua M. d'Anglemont avec un ton de toute militaire qui lui était habituelle ; je m'en voudrais de vous retenir un jour de plus ici, ce serait vous voler un jour de bonheur, mes chers enfants, et je ne serai pas égoïste à ce point, d'autant plus que notre bon ami que voici, s'y opposerait formellement ; n'est-ce pas, mon cher docteur ? ajouta-t-il en se tournant vers Appyani.

—Assurément ! répondit le docteur d'un air grave.

—Alors, fit en riant le comte de Bussièrès, nous partons... par ordonnance de médecin ?

—Vous dites exactement la vérité sans vous en douter, mon cher comte, répliqua M. d'Anglemont, qui continuait d'affecter une gaieté de commande. Je puis même vous lire l'ordonnance.

Et, tirant de son gousset une carte de visite au verso de laquelle étaient tracées quelques lignes écrites au crayon, il se mit à lire :

1er itinéraire : De Paris à Lyon, puis Genève, Turin, Milan, Venise, et faire toute la côte de l'Adriatique pour remonter par Naples et Rome ; faire une pointe sur Florence, remonter à Gênes et rentrer à Paris par Nice, Marseille, etc., etc...

—Soit quatre mois d'absence de Paris ! fit observer le comte de Bussièrès.

—Oui, à peu près, et pendant lesquels vous boirez de l'air vivifiant, réchauffés par de bons rayons de soleil sous le ciel bleu...

—Et pendant ce temps, que ferez-vous, mon cher beau-père ? demanda le comte de Bussièrès ; vous vous ennuierez d'être seul, assurément.

—Moi ?... Mais je resterai ici avec cette bonne Charlotte.

Le docteur Appyani eut un mouvement de la tête et ses traits se contractèrent.

M. d'Anglemont continuait :

—Car je ne suppose pas, mes chers enfants, que vous vouliez vous embarrasser de Charlotte pendant ce voyage de tourteraux... Elle vous rappellerait le toit paternel et vous gâterait votre lune de miel ! Non ! je garderai Charlotte...

—Ce n'est pas mon avis, interrompit avec vivacité le docteur Appyani, intervenant dans la conversation.

Et il ajouta :

—Je ne conseillerais pas à Mme la comtesse de voyager, en pays étranger, sans la femme de chambre qui est au courant de ses habitudes.

—D'autant plus, approuva Mme de Bussièrès que Charlotte n'est pas une servante ordinaire ; c'est même plus qu'une gouvernante...

—Assurément, surenchérit M. d'Anglemont, et je n'hésiterais pas à la considérer comme faisant partie de la famille...

—Si la comtesse insiste pour que nous emmenions cette fille, dit M. de Bussièrès, je me conformerai à son désir ; mais j'avoue que je n'éprouve pas, pour cette demoiselle Charlotte, une très vive sympathie. Il y a, dans son regard, dans l'expression de son visage et, parfois, dans la contraction de ses lèvres, une étrangeté bizarre qui m'étonne, une sorte de sauvagerie qui me glace...

—Eh bien ! dit M. d'Anglemont, je puis, mon cher comte, vous donner l'explication de ces phénomènes étranges, en effet, qui se produisent chez cette brave fille dont le dévouement pour nous est à toute épreuve.

—Vous pourriez nous dire, interrogea M. de Bussièrès, comment il se fait que sa parole soit affectueuse et douce, alors que son regard est sombre et, parfois, menaçant ?

—Je puis vous le dire.

Et se campant sur les hanches :

—Du reste, si vous consentez à emmener Charlotte avec vous, cela me permettra de prendre ma volée, moi aussi !...

—Oui, tandis que vous parcourrez l'Italie, j'irai de l'autre côté de la Méditerranée.

—En Afrique ?

—Justement, mon cher docteur ; je reverrai avec plaisir mon beau pays d'Algérie ; je reverrai non sans émotion tous les endroits où je me suis trouvé quand j'étais sous-lieutenant.

M. d'Anglemont affectait de parler avec le ton de rondeur militaire, mais on pouvait voir qu'il y avait chez lui une émotion contenue.

Il dit en manière de conclusion :

—Voilà donc qui est bien entendu, dès demain vous ferez vos malles et je bouclerai ma valise.

Puis se tournant vers Appyani qui, tout en gardant le silence, avait approuvé de la tête il lui dit :

—Il est regrettable, mon cher docteur, que votre clientèle vous

retienne à Paris, sans cela je vous proposerais bien de faire avec moi, ce merveilleux voyage d'Algérie... Vous m'avez dit, je crois m'en souvenir, que vous ne connaissiez pas nos possessions d'Afrique ; ce serait donc une excellente occasion pour vous.

—Je connais le pays dans ses moindres localités, et dans ces conditions jamais voyage ne serait plus agréable, puisque je serai, tout à la fois pour vous, le compagnon, le guide et... le livre...

M. d'Anglemont prenait plaisir à faire valoir son expérience des voyages en pays africain.

Il continua donc, en précisant les avantages qu'aurait avec lui un compagnon de voyage :

—Oui, répéta-t-il, je serai un livre et plus complet assurément que tous les ouvrages traitant des impressions de voyage.

—Sans compter, vous en conviendrez avec moi, cher docteur, que quelquefois l'auteur d'un livre parle de ce qu'il ne connaît pas et décrit ce qu'il n'a jamais vu.

—Avec moi, rien de semblable ; j'ai vu et j'ai retenu.

—Avec moi, point ne sera besoin de lire des impressions de voyage, il suffira de questionner pour qu'immédiatement je trouve la réponse en faisant appel à mes souvenirs.

—Les anecdotes que les écrivains inventent avec plaisir, je ne les inventerai pas, moi ; j'en ai tant vécues moi-même...

A mesure qu'il se rappelait le temps d'autrefois et qu'il évoquait le souvenir de son début dans la carrière militaire, l'officier retraité donnait de plus en plus des signes d'émotion.

De leur côté le comte et la comtesse de Bussièrès prenaient plaisir à écouter et jouissaient de la satisfaction qu'éprouvait leur père.

Quant au docteur Appyani, personne n'eût pu dire ce qui se passait en son esprit.

Il paraissait écouter, à la façon de ceux qui ont l'air de prêter la plus grande attention à ce que vous dites, et qui pensent à tout autre chose.

De temps en temps on eût pu le voir faire un imperceptible mouvement d'impatience, comme s'il eût voulu voir mettre un terme à cette conversation, qu'il n'osait, par convenance, prendre sur lui d'interrompre.

Il attendait le joint afin d'insinuer la proposition qu'il tenait en réserve, mais M. d'Anglemont était bien parti, à fond de train, en arrière pour un voyage dans le passé.

Au surplus les préparatifs pour les illuminations à giorno du parc avaient attiré la plupart des invités dans les allées.

Il y avait comme un moment de répit voulu par les danseurs. Seuls les whisteurs enragés, rivaux sur leurs chaises, faisaient succéder les robes aux robes avec un acharnement qui n'appartient qu'aux passionnés de ce jeu silencieux.

Jamais meilleure occasion pour les quatre personnages qui s'étaient retirés dans un coin du salon, de continuer la conversation en petit comité.

M. d'Anglemont lancé dans ses souvenirs ne songeait pas à abandonner le dé de la conversation, — selon l'expression consacrée.

Une fois qu'il eut conduit ses auditeurs complaisants sur la terre algérienne et qu'il les eut fait débarquer avec lui devant Alger, avec l'expédition dont il faisait partie et qui allait faire la conquête du territoire, et cela dans l'unique but de punir le dey d'avoir caressé du bout de son éventail le nez de notre représentant, M. d'Anglemont s'engagea dans un récit très précis, anecdotique, extrêmement mouvementé et pittoresque du siège de la capitale de l'Algérie.

Il était tellement heureux de se savoir écouté, pendant qu'il retrouvait le bon temps de jeunesse dans chacune des étapes de la marche victorieuse de l'armée française, que c'eût été vraiment cruel de le priver de ce plaisir.

Tout à coup le narrateur s'interrompant pour regarder avec une expression de malice le médecin, s'écria sur le ton d'une ironie douce :

—Ah ! mon cher docteur, me voici arrivé à un fait qui, — je le crois, vous rendra plus attentif à mon récit.

—Mais racontez donc, je vous en prie ! dit le comte de Bussièrès tandis que la comtesse appuyait, d'un sourire, la demande que formulait son mari.

Les interlocuteurs se préparèrent à écouter, et le plus attentif des trois était le docteur Appyani qui entrevoyait vaguement dans le récit qu'allait faire M. d'Anglemont l'explication du mystérieux pouvoir qu'il exerçait sur Charlotte, sur sa volonté, sur son âme elle-même, sans pouvoir en comprendre la cause.

M. d'Anglemont commença :

—La ville d'Alger venait de tomber en notre pouvoir, après des efforts inouïs et alors qu'on commençait déjà à désespérer du succès.

—L'histoire dit, en effet, interrompit le docteur, que plusieurs assauts étaient restés sans résultat.

—« Sans résultat » est l'expression amoindrie, continua M. d'Anglemont ; moi qui ne suis pas historien et qui veux être sincère, je déclare qu'après ces tentatives meurtrières, nous n'en menions pas large, comme on dit vulgairement.

—On avait supposé que l'on ne ferait qu'une simple bouchée de